

lui donner les preuves de son malheur, que j'ai obtenues de ce petit Steinbock.

Montés était ivre, il écoutait comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Carabine alla se débarrasser de son crispin en velours, et lut le *fac-simile* du billet suivant :

**Le paradis économique du Paris de 1840.**

« Mon chat, il va ce soir dîner chez Popinot, et viendra me chercher à l'Opéra sur les onze heures. Je partirai sur les cinq heures et demie, et compte te trouver à notre paradis, où tu feras venir à dîner de la Maison d'Or. Habille-toi de manière à pouvoir me reconnaître à l'Opéra. Nous aurons quatre heures à nous. Tu me rendras ce petit mot, non pas que la Valérie se défie de toi. Je te donnerais ma vie, ma fortune et mon honneur, mais je crains les farces du hasard. »

« Une heure après, Montés, Cydalise et Carabine, revenus du Rocher de Cancale, entraient rue Saint-Georges, dans le petit salon de Carabine. La lorette vit madame Nourrisson assise dans une bergère, au coin du feu. — Tiens ! voilà ma respectable tante ! dit-elle. — Oui, ma fille, c'est moi qui viens chercher moi-même ma petite rente. Tu m'oublieras, quoique tu aies bon cœur, et j'ai demain des billets à payer. Une marchande de la toilette, c'est toujours gêné. Qu'est-ce que tu traînes donc après toi ? Ce monsieur a l'air d'avoir bien du désagrément. »

L'affreuse madame Nourrisson, dont en ce moment la métamorphose était complète, et qui semblait être une bonne vieille femme, se leva pour embrasser Carabine, une des cent et quelques lorettes qu'elle avait lancées dans l'horrible carrière du vice.

— C'est un Othello qui ne se trompe pas, et que j'ai l'honneur de te présenter : monsieur le baron Montés de Montéjanos.

« Et toi, je connais, monsieur, pour en avoir beaucoup entendu parler; on vous appelle Combattis, parce que vous n'aimez qu'une femme; c'est à Paris, comme si l'on n'en avait pas du tout. Eh bien ! s'agirait-il par hasard de votre objet ? de madame Marnette, la femme à Crével ?... Tenez, mon cher monsieur, bénissez votre sort au lieu de l'accuser... C'est une rien du tout, cette petite femme-là. Je connais ses allures ! »

— Ah bah ! dit Carabine, à qui madame Nourrisson avait glissé dans la main une lettre en l'embrassant, tu ne connais pas les Brésiliens. C'est des crânes qui tiennent à s'empaler par le cœur !... Tant plus ils sont jaloux, tant plus ils veulent l'être. Monsieur parle de tout massacrer, et il ne massacrera rien, parce qu'il aime ? Enfin je ramène ici monsieur le baron pour

lui donner les preuves de son malheur, que j'ai obtenues de ce petit Steinbock.

Montés était ivre, il écoutait comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Carabine alla se débarrasser de son crispin en velours, et lut le *fac-simile* du billet suivant :

**Le paradis économique du Paris de 1840.**

« Mon chat, il va ce soir dîner chez Popinot, et viendra me chercher à l'Opéra sur les onze heures. Je partirai sur les cinq heures et demie, et compte te trouver à notre paradis, où tu feras venir à dîner de la Maison d'Or. Habille-toi de manière à pouvoir me reconnaître à l'Opéra. Nous aurons quatre heures à nous. Tu me rendras ce petit mot, non pas que la Valérie se défie de toi. Je te donnerais ma vie, ma fortune et mon honneur, mais je crains les farces du hasard. »

« Une heure après, Montés, Cydalise et Carabine, revenus du Rocher de Cancale, entraient rue Saint-Georges, dans le petit salon de Carabine. La lorette vit madame Nourrisson assise dans une bergère, au coin du feu. — Tiens ! voilà ma respectable tante ! dit-elle. — Oui, ma fille, c'est moi qui viens chercher moi-même ma petite rente. Tu m'oublieras, quoique tu aies bon cœur, et j'ai demain des billets à payer. Une marchande de la toilette, c'est toujours gêné. Qu'est-ce que tu traînes donc après toi ? Ce monsieur a l'air d'avoir bien du désagrément. »

lui donner les preuves de son malheur, que j'ai obtenues de ce petit Steinbock.

Montés était ivre, il écoutait comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Carabine alla se débarrasser de son crispin en velours, et lut le *fac-simile* du billet suivant :

**Le paradis économique du Paris de 1840.**

« Mon chat, il va ce soir dîner chez Popinot, et viendra me chercher à l'Opéra sur les onze heures. Je partirai sur les cinq heures et demie, et compte te trouver à notre paradis, où tu feras venir à dîner de la Maison d'Or. Habille-toi de manière à pouvoir me reconnaître à l'Opéra. Nous aurons quatre heures à nous. Tu me rendras ce petit mot, non pas que la Valérie se défie de toi. Je te donnerais ma vie, ma fortune et mon honneur, mais je crains les farces du hasard. »

« Une heure après, Montés, Cydalise et Carabine, revenus du Rocher de Cancale, entraient rue Saint-Georges, dans le petit salon de Carabine. La lorette vit madame Nourrisson assise dans une bergère, au coin du feu. — Tiens ! voilà ma respectable tante ! dit-elle. — Oui, ma fille, c'est moi qui viens chercher moi-même ma petite rente. Tu m'oublieras, quoique tu aies bon cœur, et j'ai demain des billets à payer. Une marchande de la toilette, c'est toujours gêné. Qu'est-ce que tu traînes donc après toi ? Ce monsieur a l'air d'avoir bien du désagrément. »

L'affreuse madame Nourrisson, dont en ce moment la métamorphose était complète, et qui semblait être une bonne vieille femme, se leva pour embrasser Carabine, une des cent et quelques lorettes qu'elle avait lancées dans l'horrible carrière du vice.

— C'est un Othello qui ne se trompe pas, et que j'ai l'honneur de te présenter : monsieur le baron Montés de Montéjanos.

« Et toi, je connais, monsieur, pour en avoir beaucoup entendu parler; on vous appelle Combattis, parce que vous n'aimez qu'une femme; c'est à Paris, comme si l'on n'en avait pas du tout. Eh bien ! s'agirait-il par hasard de votre objet ? de madame Marnette, la femme à Crével ?... Tenez, mon cher monsieur, bénissez votre sort au lieu de l'accuser... C'est une rien du tout, cette petite femme-là. Je connais ses allures ! »

— Ah bah ! dit Carabine, à qui madame Nourrisson avait glissé dans la main une lettre en l'embrassant, tu ne connais pas les Brésiliens. C'est des crânes qui tiennent à s'empaler par le cœur !... Tant plus ils sont jaloux, tant plus ils veulent l'être. Monsieur parle de tout massacrer, et il ne massacrera rien, parce qu'il aime ? Enfin je ramène ici monsieur le baron pour

lui donner les preuves de son malheur, que j'ai obtenues de ce petit Steinbock.

Montés était ivre, il écoutait comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Carabine alla se débarrasser de son crispin en velours, et lut le *fac-simile* du billet suivant :

**Le paradis économique du Paris de 1840.**

« Mon chat, il va ce soir dîner chez Popinot, et viendra me chercher à l'Opéra sur les onze heures. Je partirai sur les cinq heures et demie, et compte te trouver à notre paradis, où tu feras venir à dîner de la Maison d'Or. Habille-toi de manière à pouvoir me reconnaître à l'Opéra. Nous aurons quatre heures à nous. Tu me rendras ce petit mot, non pas que la Valérie se défie de toi. Je te donnerais ma vie, ma fortune et mon honneur, mais je crains les farces du hasard. »

« Une heure après, Montés, Cydalise et Carabine, revenus du Rocher de Cancale, entraient rue Saint-Georges, dans le petit salon de Carabine. La lorette vit madame Nourrisson assise dans une bergère, au coin du feu. — Tiens ! voilà ma respectable tante ! dit-elle. — Oui, ma fille, c'est moi qui viens chercher moi-même ma petite rente. Tu m'oublieras, quoique tu aies bon cœur, et j'ai demain des billets à payer. Une marchande de la toilette, c'est toujours gêné. Qu'est-ce que tu traînes donc après toi ? Ce monsieur a l'air d'avoir bien du désagrément. »

— Ah ça ! ce billet, ce billet, ce n'est donc rien ?  
— Non, dit le Brésilien. Je ne crois pas à l'écriture, je veux voir...

— Oh ! voir ! dit Carabine, qui courut à merveille un nouveau geste de sa fausse tante ; mais on te fera tout voir, mon cher tigre, à une condition.

— Laquelle ?  
— Regardez Cydalise.

Sur un signe de madame Nourrisson, Cydalise regarda tendrement le Brésilien.

— L'aimeras-tu ? lui feras-tu son sort ?... demanda Carabine. Une femme de cette beauté-là, ça vaut un hôtel et un équipage ! Ce serait une monstruosité que de la laisser à pied. Et elle a... des dettes. Que dois-tu ? fit Carabine en pincant le bras de Cydalise.

— Elle vaut ce qu'elle vaut, dit la Nourrisson. Suffit qu'il y a marchand !

— Écoutez ! s'écria Montès, en apercevant enfin cet admirable chef-d'œuvre féminin, vous me ferez voir Valérie.

— Et le comte de Steinbock, parbleu ! dit madame Nourrisson.

Depuis dix minutes, la vieille observait le Brésilien, elle vit en lui l'instrument monté au diapason du meurtre dont elle avait besoin ; elle le vit surtout assez aveuglé pour ne plus prendre garde à ceux qui le menaient, et elle intervint.

— Cydalise, mon chéri du Brésil, est ma nièce, et l'affaire me regarde un peu. Toute cette débâcle, c'est l'affaire de dix minutes ; car c'est une de mes amies, qui loue au comte de Steinbock la chambre garnie où la Valérie prend en ce moment son café, un drôle de café, mais elle appelle cela son café. Donc, entendons-nous, Brésil ! J'aime le Brésil, c'est un pays chaud. Quel sera le sort de ma nièce ?

— Vieille autruche ! dit Montès, frappé des plumes que la Nourrisson avait sur son chapeau, tu m'as interrompu. Si tu me fais voir... voir Valérie et cet artiste ensemble.

— Comme tu voudrais être avec elle, dit Carabine, c'est en tendu.

— Eh bien ! je prends cette Normande, et l'emmené.

— Où ? demanda Carabine.

— Au Brésil ! répondit le baron, j'en ferai ma femme. Mon oncle m'a laissé dix lieues carrées de pays invendables ; voilà pourquoi je possède encore cette habitation ; j'y ai cent nègres, rien que des nègres, des négresses et des négrellions achetés par mon oncle...

— Le neveu d'un négrier ! dit Carabine en faisant la moue, c'est à considérer, Cydalise, mon enfant, es-tu négrophile ?

— Ah ça ! ne blaguons plus, Carabine, dit la Nourrisson. Que diable ! nous sommes en affaires, monsieur et moi.

— Si je me redonne une Française, je la veux toute à moi, reprit le Brésilien. Je vous en prévient, mademoiselle, je suis un roi, mais pas un roi constitutionnel. Je suis un czar, j'ai acheté tous mes sujets, et personne ne sort de mon royaume qui se trouve à cent lieues de toute habitation, il est bordé de sauvages du côté de l'intérieur, et séparé de la côte par un désert grand comme votre France...

— J'aime mieux une malsade ici ! dit Carabine.

— C'est ce que je pensais, répondit le Brésilien, puisque j'ai vendu toutes mes terres, et tout ce que je possède à Rio de Janeiro pour venir retrouver madame Marnette.

— On ne fait pas de ces voyages-là pour rien, dit madame Nourrisson. Vous avez le droit d'être aimé pour vous-même, étant surtout très-beau. Oh ! il est beau, dit-elle à Carabine.

— Très-beau ! plus beau que le postillon de Lonjumeau, répondit la furette.

Cydalise prit la main du Brésilien, qui se débarrassa d'elle le plus honnêtement possible.

— J'étais revenu pour enlever madame Marnette ! reprit le Brésilien en reprenant son argumentation, et vous ne savez pas pourquoi j'ai mis trois ans à revenir ?

— Non, sauvage, dit Carabine.

— Eh bien ! elle m'avait tant dit qu'elle voulait vivre avec moi, seule, dans un désert !...

— Ce n'est plus un sauvage, dit Carabine en partant d'un éclat de rire, il est de la tribu des Jobards civilisés.

— Elle me l'avait tant dit, reprit le baron insensible aux railleries de la furette, que j'ai fait arranger une habitation délicate

au centre de cette immense propriété. Je reviens en France chercher Valérie, et la nuit où je l'ai revue...

— Revue est décent, dit Carabine, je retiens le mot!

— Elle m'a dit d'attendre la mort de ce misérable Marneffe, et j'ai consenti tout en lui pardonnant d'avoir accepté les hommages de Hulot. Je ne sais pas si le diable a pris des pupes, mais cette femme, depuis ce moment, a satisfait à tous mes caprices, à toutes mes exigences; enfin, elle ne m'a pas donné lieu de la suspecter pendant une minute.

— Ça! c'est très fort! dit Carabine, à madame Nourrisson.

Madame Nourrisson hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ma foi en cette femme, dit Montes, en laissant couler ses larmes, égale mon amour. J'ai failli souffleter tout ce monde à table, tout à l'heure.

— Je l'ai bien vu! dit Carabine.

— Si je suis trompé, si elle se marie, et si elle est en ce moment dans les bras de Steinbock, cette femme a mérité mille morts, et je la tuerais comme on écrase une mouche.

— Et les gendarmes, mon petit, dit madame Nourrisson, avec un sourire de vieille qui donnait chair de poule.

Et le commissaire de police, et les juges, et la cour d'assises, et tout le tremblement!... dit Carabine.

— Vous êtes un fat! mon cher, reprit madame Nourrisson qui voulait connaître les projets de vengeance du Brésilien.

— Je la tuerais! répéta froidement le Brésilien. Ah ça! vous m'avez appelé sauvage! Est-ce que vous m'avez dit que je vais imiter la sottise de vos compatriotes qui vont acheter du poison chez les pharmaciens? J'ai pensé, pendant le temps que vous avez mis à venir chez vous, à ma vengeance, dans le cas où vous auriez raison contre Valérie. Il y a de mes frères portés avec lui le plus sûr des poisons, minéraux, une terrible maladie qui vaut mieux qu'un poison végétal et qui ne se guérit qu'au Brésil; je lui fais prendre à Cydalise, qui me la donnera, puis quand elle mourra sera dans les veines de Cravel et de sa femme; je serai par delà les Açores, avec votre cousine que je ferai guérir, et que je prendrai pour femme. Nous autres sauvages, nous avons nos procédés!... Cydalise, dit-il en regardant la Normande, est la bête qu'il me faut. Que doit-elle?

— Cent mille francs! dit Cydalise.

Elle pâle peu, mais dit à voix basse Carabine à madame Nourrisson:

— Je deviens fou! s'écria d'une voix creuse le Brésilien en retombant sur une causeuse qu'il mourait! Mais je veux voir, car c'est impossible! Un billet lithographié!... qui me dit que ce n'est pas l'œuvre d'un faussaire!... Le baron Hulot aime Valérie!... dit-il en se rappelant le discours de Josépha, mais la preuve qu'il ne l'aimait pas, c'est quelle existe!... Moi je ne la laisserai vivante à personne, si elle n'est pas toute à moi!...

Montes était effrayant à voir, et plus effrayant à entendre! Il rugissait, et se tortait, tout ce qu'il touchait était brisé, le bois de patissanare semblait être un verre.

— Comme il casse! dit Carabine en regardant la Nourrisson.

— Mon petit, reprit-elle en donnant une tape au Brésilien. Roland furieux fait très-bien dans un poème, mais dans un appartement c'est presque à l'horreur.

— Mon fils! dit la Nourrisson en se levant et en allant se poser en face du Brésilien abattu, je suis de ta religion. Quand on aime d'un certain façon, qu'on s'est attaché à mort, la vie répond de l'amour. Celui qui s'en va arrache tout, quoi! c'est une démolition générale. Tu as mon estime, mon admiration, mon consentement, surtout pour ton procédé qui va me rendre négrophile. Mais tu aimes, tu réfléchiras!

— Moi! si c'est une infâme! jetois est un infâme! reprit la Nourrisson redevenant elle-même. Un homme qui veut se venger et qui se dit sauvage a des procédés assez condamnables. Pour qu'on fasse voir ton objet dans son paradis, il faut prendre Cydalise et avoir l'air d'entrer là par suite d'une erreur de bonne, avec ta particulière, mais pas d'escalandre. Si tu veux te venger, il faut caponner, avoir l'air d'être au désespoir et te faire rouler par ta mitresse! Ça, c'est-il? dit madame Nourrisson en voyant le Brésilien surpris d'une machination si subtile.

— Allons! l'autruche, répondit-il, allons! je comprends.

— A dieu! mon bien! dit madame Nourrisson à Carabine.

Elle fit signe à Cydalise de descendre avec Montes, et resta seule avec Carabine.

Maintenant, ma mignonne, je n'ai peur que d'une chose, c'est qu'il t'étrangle ! Je serais dans de mauvais draps, il ne nous faut que des affaires en douceur. Oh ! je crois que tu as gagné ton tableau de Raphaël, mais on dit que c'est un Mignard. Sois tranquille. C'est beaucoup plus beau. L'on m'a dit que les Raphaël étaient tout noirs, tandis que celui-là, c'est gentil comme un Girodet.

— Je ne tiens qu'à l'emporter sur Joseph ! s'écria Carabine, et ça m'est égal que ça soit avec un Mignard ou avec un Raphaël. Non, cette voleuse avait des perles, ce soir... on se damnerait pour !

Cydahise, Montès et madame Nourrisson monterent dans un fiacre qui stationnait à la porte de Carabine. Madame Nourrisson indiqua tout bas au cocher une maison du côté des Italiens, où l'on serait arrivé dans quelques instants, car, de la rue Saint-Georges, la distance est de sept à huit minutes ; mais madame Nourrisson ordonna de passer par la rue Lepelletier, et d'aller très-lentement, de manière à passer en revue les équipages stationnés.

— Brésilien ! dit la Nourrisson, vois à reconnaître les gens et la voiture de ton ange.

Le baron montra du doigt l'équipage de Valérie au moment où le fiacre passa devant.

— Elle a dit à ses gens de venir à dix heures, et elle s'est fait conduire en fiacre à la maison où elle est avec le comte de Steinbock, elle y a dîné, et elle viendra dans une demi-heure à l'Opéra. C'est bien travaillé ! dit madame Nourrisson. Cela l'explique comme elle peut l'avoir attrapé si longtemps !

Le Brésilien ne répondit pas. Métamorphosé en tigre, il avait repris le sang-froid imperturbable tant admiré pendant le dîner. Enfin, il était calme comme un failli, le lendemain du bilan déposé.

À la porte de la fatale maison, stationnait une citadine à deux chevaux, celles qui s'appellent *Compagnie générale*, du nom de l'entreprise.

— Reste dans ta boîte, dit madame Nourrisson à Montès. On n'entre pas ici comme dans un estaminet, on viendra vous chercher.

Le paradis de madame Marnette et de Wenceslas ne ressemblait guère à la petite maison Crevel, que Crevel avait vendue au comte Maxime de Trailles ; car, dans son opinion, elle devenait inutile. Ce paradis, ce paradis de bien du monde, consistait en une chambre située au quatrième étage, et donnant sur l'escalier, dans une maison sise au pâté des Italiens. A chaque étage, il se trouvait, dans cette maison, sur chaque palier, une chambre autrefois disposée pour servir de cuisine à chaque appartement. Mais la maison étant devenue une espèce d'auberge louée aux amours clandestins à des prix exorbitants, la principale locataire, la vraie madame Nourrisson, marchande à la toilette, rue Neuve-Saint-Marc, avait jugé sagement de la valeur de ses cuisines, en en faisant des espèces de salles à manger. Chacune de ces pièces, flanquée de deux gros murs mitoyens, éclairée sur la rue, se trouvait totalement isolée, au moyen de portes battantes très-épaisses qui faisaient une double fermeture sur le palier. On pouvait donc causer de secrets importants en dinant sans courir le risque d'être entendu. Pour plus de sûreté, les fenêtres étaient pourvues de persiennes en dehors et de volets en dedans. Ces chambres, à cause de cette particularité, coûtaient trois cents francs par moi. Cette maison, grosse de paradis et de mystères, était louée vingt-quatre mille francs à madame Nourrisson I<sup>re</sup>, qui en gagnait vingt mille, bon an mal an, sa gérante (madame Nourrisson II<sup>e</sup>) payée, car elle n'administrait point par elle-même.

Le paradis loué au comte de Steinbock avait été tapissé de perse. La froideur et la dureté d'un ignoble carreau rougi d'encastique ne se sentaient plus aux pieds sous un moelleux tapis. Le mobilier consistait en deux jolies chaises et un lit dans une alcôve, alors à demi caché par une table chargée des restes d'un dîner fin, et où deux bouteilles à longs bouchons, et une bouteille de vin de Champagne éteinte dans sa glace jalonnaient les champs de Bacchus cultivés par Vénus. On voyait, envoyés sans doute par Valérie, un bon fauteuil gauche à côté d'une chauffeuse, et une jolie commode en bois de rose avec sa glace bien encadrée en style Pompadour. Une lampe, au plafond, donnait un demi-jour acour par les bougies de la table et par celles qui décoraient la cheminée.

Ce croquis peindra, *urbi et orbi*, l'amour clandestin dans les

mesquines proportions qu'il imprime le Paris de 1840. A quelle distance est-on de l'air de l'amour adultère symbolisé par les filets de Vulcain, à trois mille ans ?

Au moment où Cydalise et le baron montent, Valérie, debout devant la cheminée, où brûlait une faloture, se faisait lacer par Wenceslas. C'est le moment où la femme qui n'est ni trop grasse ni trop maigre, comme était la fine, l'élégante Valérie, offre des beautés surnaturelles. La chair rosée, à teintes moites, sollicite un regard des yeux les plus endormis. Les lignes du corps, alors si peu visibles, sont si nettement dessinées par les éclatants du Japon et par le bas du corsage, que la femme est irrésistible, comme tout ce qu'on est obligé de quitter. Le visage heureux et souriant dans le miroir, le pied qui s'impatiente, la main qui va réparer le désordre des boutons de la couture mal reconstruite, les yeux où débordait la reconnaissance, puis le feu du contentement qui semblait d'un couteau de soleil embraser les plus menus détails de la physiologie, tout de cette heure en fait un miracle de souvenirs ! Certes, quelque jetant un regard sur des premières erreurs de sa vie y reprendra quelques-uns de ces délicieux détails, comprendra, sans les excuser, les folies des Hulots, et des Crével. Les femmes connaissent si bien leur puissance en ce moment qu'elles y trouvent toujours ce qu'on peut appeler le regain. Eh rendez-vous !

— Allons donc ! après deux ans, tu ne sais pas encore lacer une femme ! tu es aussi par trop Polonais ! Voilà dix heures, mon Wenceslas ! dit Valérie en riant.

En ce moment, une méchante bonne fit adroitement sauter avec la lame d'un couteau le crochet de la porte, attente qui faisait toute la sécurité d'Adam et d'Eve. Elle ouvrit brusquement la porte, car les locataires de cet Eden ont tous peu de temps à eux, et découvrit un de ces charmants tableaux de genre, si souvent exposés au Salon, d'après Gavarni.

— Ici, madame ! dit la fille.  
Et Cydalise entra suivie du baron Montès.

Mais il y a du monde ! excusez, madame, dit la Normande effrayée.

Comment ! mais c'est Valérie ! s'écria Montès, qui ferma la porte violemment.

Madame Marquise, en proie à une émotion trop vive pour être dissimulée, se laissa tomber sur une chaise longue au coin de la cheminée. Deux larmes roulèrent dans ses yeux et se séchèrent aussitôt. Elle regarda Montès, aperçut la Normande et perdit d'un éclat de rire forcé. La dignité de la femme offensée effaça l'incorrection de sa toilette inachevée, elle vint au Brésilien, elle le regarda si fièrement, que ses yeux éteignèrent comme des armes.

— Voilà donc, dit-elle en venant se poser devant le Brésilien et lui montrant Cydalise, de quoi est doublée votre fidélité ? Vous qui m'avez fait des promesses à conclure un allié en amour, vous pour qui je faisais tant de choses et même des crimes ! Vous avez raison, monsieur, je ne suis rien auprès d'une fille de cet âge et de cette beauté. L'indigne ce que vous allez me dire rentre-elle en montant Wenceslas dont le désordre était une preuve trop évidente pour être niée ? Ce d'homme regarde. Si je pouvais vous aimer, après cette trahison infamie, car vous m'avez espionnée, vous avez acheté cinquante marches de cet escalier, et la maîtresse de la maison, et la servante, et Rome peut-être. Oh ! que tout cela est beau ! Si j'avais un reste d'affection pour un homme, si lâche, je lui donnerais les raisons de nature à redoubler l'amour ! Mais je vous laisse, monsieur, avec tous vos doutes qui deviendront des remords. Wenceslas, ma robe.

— Elle prit sa robe, la passa, s'examina dans le miroir, et acheva tranquillement de s'habiller sans regarder le Brésilien, absolument comme si elle était seule.

— Wenceslas ! êtes-vous prêt ? allez devant.

Elle avait du coin de l'œil et dans la glace espionné la physiologie de Montès, elle crut retrouver dans sa pâleur les indices de cette faiblesse qui livre ces hommes si forts à la fascination de la femme, elle le prit par la main en s'approchant assez près de lui pour qu'il pût respirer ces terribles parfums aimés dont se grisent les amoureux ; et le sentant palpiter, elle le regarda d'un air reproché ! — Je vous permets d'aller raconter votre expédition à monsieur Crével, il ne vous croira jamais, aussi ai-je le droit de l'épouser ; il sera mon mari après demain !... et je le rendrai bien heureux !... Adieu ! lâchez de m'oublier...

En ce moment Lisbeth entra.

— Ma chère gentille chevrette ! il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. — Valérie, je suis bien malheureuse. Crevé m'a assassiné, et je n'ai plus de Wenecslas ; nous sommes broulés.

— Je le sais, reprit Lisbeth, et c'est à cause de lui que je viens ! Victorin l'a rencontré sur les cinq heures du soir, au moment où il entrait dans un restaurant à vingt-cinq sous, rue de Valois ; il l'a pris à jeun par les sentiments et l'a ramené rue Louis-le-Grand. Hortense, en revoyant Wenecslas, malgré, souffrant, mal vêtu, lui a tendu la main. Voilà comment tu me trahis.

Monsieur Henri, madame a vu dire le valet de chambre à l'oreille de Valérie.

— Laisse-moi, Lisbeth, je t'expliquerai tout cela demain !...

Mais, comme on va le voir, Valérie ne devait bientôt plus pouvoir rien expliquer à personne.

## CHAPITRE XXXVII

Accomplissement des prophéties faites en riant par Valérie.

Vers la fin du mois de mai, la pension du baron Hulot fut entièrement dégaagée par les payements que Victorin avait faits successivement au baron de Nucingen. Chacun sait que les semestres des pensions ne sont acquittés que sur la présentation d'un certificat de vie, et comme on ignorait la demeure du baron Hulot, les semestres frappés d'opposition, au profit de Vaumet restaient accumulés au Trésor. Vaumet, ayant signé sa main levée, désormais il était indispensable de trouver le titulaire pour toucher l'arrêté. La baronne avait, grâce aux soins du docteur Bianchon, recouvré la santé. La bonne Josépha contribua, par une lettre dont l'orthographe trahissait la collaboration du duc d'Hérouville, à l'enlier rétablissement d'Adeline. Voici ce que la cantatrice écrivit à la baronne, après quarante jours de recherches actives :

— Madame la baronne, Monsieur Hulot vivait, il y a deux mois, rue des Berrandins, avec Elodie Chardin, la épouse de dentelles, qui l'avait enlevé à mademoiselle Bijou ; mais il est parti, laissant tout ce qu'il possédait, sans dire un mot, sans qu'on puisse savoir où il est allé. Je ne me suis pas découragée, j'ai mis à sa poursuite un homme qui déjà avait rencontré sur le boulevard Bourdon, la pauvre juive tiendra la promesse faite à la chrétienne. Que d'angoisse pour le démon lubrique qui doit arriver quelquefois dans le ciel.

— Adieu, chère Valérie, je vous embrasse avec un profond respect et pour toujours. Votre humble servante.

JOSEPHA MIRAIL.

Maitre Hulot d'Hervy n'entendait plus parler de la terrible madame Nourrisson, voyant son beau-père marié, ayant reconquis son beau-frère, revenu sous le toit de la famille, n'éprouvant aucune contrainte de sa nouvelle belle-mère, et trouvant sa mère mieux de jour en jour, se laissait aller à ses travaux politiques et judiciaires, emporté par le courant rapide de la vie parisienne, où les heures comptent pour des journées. Chargé d'un rapport à la chambre des députés, il fut obligé, à la fin de la session, de passer toute une nuit à travailler. Rentré dans son cabinet vers neuf heures, il attendait que son valet de chambre apportât ses deux canx garnis d'abat-jour, et il pensait à son père. Il se reprochait de laisser la cantatrice occupée de cette recherche, et il se proposait de voir à ce sujet le lendemain monsieur Chaminade, lorsqu'il aperçut à sa fenêtre, dans la lueur du crépuscule, une sublime tête de vieillard, à crâne jaune, bordée de cheveux blancs.

Dites, mon cher monsieur, qu'on laisse arriver jusqu'à vous un pauvre ermite venu du désert et chargé de quêler pour la reconstruction d'un saint asile.

Cette vision, qui prenait une voix et qui rappela soudain à l'avocat une prophétie de l'horrible Nourrisson, le fit tressaillir. — Introduisez ce vieillard, dit-il à son valet de chambre.

— Il empestera le cabinet de monsieur, répondit le domestique, il porte une robe brune qu'il n'a pas renouvelée depuis son départ de Syrie, et il n'a pas de chemise...

— Introduisez ce vieillard, répéta l'avocat.

Le vieillard entra, Victorin examina d'un œil défiant ce solitaire ermite en pèlerinage, et vit un superbe modèle de ces moines napolitains dont les robes sont sœurs des guenilles du tazzarone, dont les sandales sont les haillons du cuir, comme le moine est lui-même un haillon humain. C'était une vérité si complète que, tout en gardant sa défiance, l'avocat se gourmanda d'avoir cru aux sortilèges de madame Nourrisson.

— Que me demandez-vous ?

— Ce que vous croyez devoir me donner.

Victorin prit cent sous à une pile d'écus et tendit la pièce à l'étranger.

— A compte de cinquante mille francs, c'est peu, dit le mendiant du désert.

Cette phrase dissipa toutes les incertitudes de Victorin.

— Et le ciel a-t-il tenu ses promesses ? dit l'avocat en fronçant le sourcil.

— Le doute est une offense, mon fils ! répliqua le solitaire. Si vous ne voulez payer qu'après les pompes funèbres accomplies, vous êtes dans votre droit, je reviendrai dans huit jours.

— Les pompes funèbres ! s'écria l'avocat en se levant.

— On a marché, dit le vieillard en se retirant, et les morts vont vite à Paris !

Quand Hulot, qui baissa la tête, voulut répondre, l'agile vieillard avait disparu.

— Je n'y comprends pas un mot, se dit Hulot fils à lui-même... Mais dans huit jours, je lui redemanderai mon père si nous ne l'avons pas trompé. Ou madame Nourrisson (oui, elle se nomme ainsi) entend-elle de pareils acteurs ?

Le lendemain, le docteur Bianchon permit à la baronne de descendre dans le jardin, après avoir examiné Lisbeth, qui, depuis un mois, était obligée, par une légère maladie des bronches, de garder la chambre. Le savant docteur, qui n'osa dire toute sa pensée sur Lisbeth ayant d'avoir observé des symptômes décisifs, accompagna la baronne au jardin pour étudier, après deux mois

de réclusion, l'effet du plein air sur le tressaillement nerveux dont il s'occupait. La guérison de cette névrose affriolait le génie de Bianchon. En voyant ce grand et célèbre médecin assis et leur accordant quelques instants, la baronne et ses enfants eurent une conversation de politesse avec lui.

— Vous avez une vie bien occupée, et bien tristement ! dit la baronne. Je sais ce que c'est que d'employer ses journées à voir des misères ou des douleurs physiques.

— Madame, répondit le médecin, je n'ignore pas les spectacles que la charité vous oblige à contempler ; mais vous vous y ferez à la longue, comme nous nous y faisons tous. C'est la loi sociale. Le confesseur, le magistrat, l'avoué seraient impossibles si l'esprit de l'état ne domptait pas le cœur de l'homme. Vivrait-on sans l'accomplissement de ce phénomène ? Le militaire, en temps de guerre, n'est-il pas également réservé à des spectacles encore plus cruels que ne le sont les nôtres ? et tous les militaires qui ont vu le feu sont bons. Nous, nous avons le plaisir d'une cure qui réussit, comme vous avez, vous, la jouissance de sauver une famille des horreurs de la faim, de la dépravation, de la misère, en la rendant au travail, à la vie sociale ; mais comment se consolent le magistrat, le commissaire de police et l'avoué qui passent leur vie à fouiller les plus scélérates combinaisons de l'intérêt, ce monstre social qui connaît le regret de ne pas avoir réussi, mais que le repentir ne visitera jamais ? La moitié de la société passe sa vie à observer l'autre. J'ai pour ami, depuis bien longtemps, un avoué, maintenant retiré, qui me disait que, depuis quinze ans, les notaires, les avoués se défient autant de leurs clients que des adversaires de leurs clients. Monsieur votre fils est avocat, n'a-t-il jamais été compromis par celui dont il entreprenait la défense ?

— Oh ! souvent ! dit en souriant Victorin.

— D'où vient ce mal profond ? demanda la baronne.

— Du manque de religion, répondit le médecin, et de l'envahissement de la finance, qui n'est autre chose que l'égoïsme solidifié. L'argent autrefois n'était pas tout, on admettait des supériorités qui le primaient. Il y avait la noblesse, le talent, les services rendus à l'État ; mais aujourd'hui la loi fait de l'argent un étalon général, elle l'a pris pour base de la capacité politique ! Certains magistrats ne sont pas éligibles, Jean-Jacques

Rousseau ne serait pas éligible ! Les héritages perpétuellement divisés obligent chacun à penser à soi dès l'âge de vingt ans. Eh bien ! entre la nécessité de faire fortune et la dépravation des combinaisons, il n'y a pas d'obstacle, car le sentiment religieux manque en France, malgré les louables efforts de ceux qui tentent une restauration catholique. Voilà ce que se disent tous ceux qui contemplent, comme moi, la société dans ses entrailles.

— Vous avez peu de plaisirs, dit Hortense.

— Le vrai médecin, répondit Bianchon, se passionne pour la science. Il se soutient par ce sentiment autant que par la certitude de son utilité sociale. Tenez, en ce moment, vous me voyez dans une espèce de joie scientifique, et bien des gens superficiels me prendraient pour un homme sans cœur. Je vais annoncer demain à l'Académie de médecine une trouvaille. J'observe en ce moment une maladie perdue. Une maladie mortelle, d'ailleurs, et contre laquelle nous sommes sans armes, dans les climats tempérés, car elle est guérissable aux Indes. Une maladie qui régnait au moyen âge. C'est une belle lutte que celle du médecin contre un pareil sujet. Depuis dix jours, je pense à toute heure à mes malades, car ils sont deux, la femme et le mari ! Ne vous sont-ils pas alliés ? car, madame, vous êtes la fille de monsieur Crevel, dit-il en s'adressant à Célestine ?

— Quoi ! votre malade serait mon père ?... dit Célestine. De-meure-t-il rue Barbet-de-Jouy ?

— C'est bien cela, répondit Bianchon.

— Et la maladie est mortelle ? répéta Victoria épouvanté.

— Je vais chez mon père ! s'écria Célestine en se levant.

— Je vous le défends bien positivement, madame, répondit tranquillement Bianchon. Cette maladie est contagieuse.

— Vous y allez bien, monsieur, répliqua la jeune femme. Croyez-vous que les devoirs de la fille ne soient pas supérieurs à ceux du médecin ?

— Madame, un médecin sait comment se préserver de la contagion, et l'irréflexion de votre dévouement me prouve que vous ne pourriez pas avoir ma prudence.

Célestine se leva, retourna chez elle, où elle s'habilla pour sortir.

— Monsieur, dit Victoria, à Bianchon, espérez-vous sauver monsieur et madame Crevel ?

— Je l'espère sans le croire, répondit Bianchon. Le fait est inexplicable pour moi... Cette maladie est une maladie propre aux nègres et aux penplades américaines dont le système cutané diffère de celui des races blanches. Or, je ne peux établir aucune communication entre les noirs, les cuivrés, les métis et monsieur ou madame Crevel. Si c'est d'ailleurs une maladie fort belle pour nous, elle est affreuse pour tout le monde. La pauvre créature, qui, dit-on, était jolie, est bien punie par où elle a pêché, car elle est aujourd'hui d'une ignoble laideur, si toutefois elle est quelque chose !... ses dents et ses cheveux tombent, elle a l'aspect des lépreux, elle se fait horreur à elle-même ; ses mains, épouvantables à voir, sont enflées et couvertes de pustules verdâtres ; les ongles déchaussés restent dans les plaies qu'elle gratte ; enfin toutes les extrémités se détruisent dans la sanie qui les ronge.

— Mais la cause de ces désordres ? demanda l'avocat.

— Oh ! dit Bianchon, la cause est dans une altération rapide du sang, il se décompose avec une effrayante rapidité. J'espère attaquer le sang, je l'ai fait analyser ; je rentre prendre chez moi le résultat du travail de mon ami le professeur Duval, le fameux chimiste, pour entreprendre un de ces coups désespérés que nous jouons quelquefois contre la mort.

— Le doigt de Dieu est là ! dit la baronne d'une voix profondément émue. Quoique cette femme m'ait causé des maux qui m'ont fait appeler la justice divine sur sa tête, je souhaite, mon Dieu ! que vous réussissiez, monsieur le docteur.

Hulot fils avait le vertige, il regardait sa mère, sa sœur et le docteur alternativement, en tremblant qu'on ne devinât ses pensées. Il se considérait comme un assassin. Hortense, elle, trouvait Dieu très-juste. Célestine reparut pour prier son mari de l'accompagner.

— Si vous y allez, madame, et, vous, monsieur, restez à un pied de distance du lit des malades, voilà toute la précaution. Ni vous, ni votre femme, ne vous avisez d'embrasser le moribond ! Aussi devez-vous accompagner votre femme, monsieur Hulot, pour l'empêcher de transgresser cette ordonnance.

Adeline et Hortense, restées seules, allèrent enir compagnie à Lisbeth. La haine d'Hortense contre Valérie était si violente, qu'elle ne put en contenir l'explosion.

— Cousine! ma mère et moi nous sommes vengées!... s'écria-t-elle. Cette venimeuse créature se sera mordue, elle est en décomposition!

— Hortense, dit la baronne, tu n'es pas chrétienne en ce moment. Tu devrais prier Dieu de daigner inspirer le repentir à cette malheureuse.

— Que dites-vous? s'écria la Bette en se levant de sa chaise, parlez-vous de Valérie?

— Oui, répondit Adeline, elle est condamnée, elle va mourir d'une horrible maladie, dont la description seule donne le frisson.

Les dents de la cousine Bette claquèrent, elle fut prise d'une sueur froide, elle eût une secousse terrible qui révéla la profondeur de son amitié passionnée pour Valérie!

— J'y vais, dit-elle.

— Mais le docteur l'a défendu de sortir.

— N'importe! j'y vais. Ce pauvre Crevel, dans quel état il doit être, car il aime sa femme!

Il meurt aussi! répliqua la comtesse Steinbock. Ah! tous nos ennemis sont entre les mains du diable... de Dieu!

Lisbeth s'habilla, prit son fameux cachemire jaune, sa capote de velours noir, mit ses brodequins, iet, rebelle aux remontrances d'Adeline et d'Hortense, elle partit comme poussée par une force despotique. Arrivée rue Barbet quelques instants après monsieur et madame Hubot, Lisbeth trouva sept médecins que Blanchon avait mandés pour observer ce cas unique, et auxquels il venait de se joindre. Ces docteurs, flébot dans le salon, discutèrent sur la maladie, tantôt l'un tantôt l'autre allait soit dans la chambre de Valérie, soit dans celle de Crevel, pour observer, et revenait avec un argument basé sur cette rapide obser-

Deux graves opinions partageaient ces princes de la science. L'un, seul de son opinion, tenait pour un empoisonnement et parlait de vengeance particulière en niant qu'on eût retrouvé la maladie décrite au moyen âge. Trois autres voulaient voir une décomposition de la lymphe et des humeurs. Le second parti, celui de Blanchon, soutenait que cette maladie était causée par une viciation du sang que corrompait un principe morbifique

inconnu. Blanchon apportait le résultat de l'analyse du sang faite par le professeur Duval. Les moyens curatifs, quoiqu'ils désespérés et tout à fait empiriques, dépendaient de la solution de ce problème médical.

Lisbeth resta pétrifiée à trois pas du lit où mourait Valérie, en voyant un vicaire de Saint-Thomas d'Aquin au chevet de son amie, et une sœur de charité la soignant. La religion trouvait une âme à soigner dans un amas de pourriture qui, des cinq sens de la créature, n'avait gardé que la vue. La sœur de charité qui seule avait accepté la tâche de garder Valérie, se tenait à distance. Ainsi l'Eglise catholique, ce corps divin, toujours animé par l'inspiration du sacrifice en toute chose, assistait, sous sa double forme d'esprit et de chair, cette infâme et infecte moribonde en lui prodiguant sa mansuétude infinie et ses inépuisables trésors de miséricorde.

Les domestiques, épouvantés, refusaient d'entrer dans la chambre de monsieur ou de madame; ils ne songeaient qu'à eux et trouvaient leurs maîtres justement frappés. L'infection était si grande que, malgré les fenêtres ouvertes et les plus puissants parfums, personne ne pouvait rester longtemps dans la chambre de Valérie. La religion seule y veillait. Comment une femme d'un esprit aussi supérieur que Valérie ne se serait-elle pas demandé quel intérêt faisait rester là ces deux représentants de l'Eglise? Aussi la motrante avait-elle écouté la voix du prêtre. Le repentir avait entamé cette âme pervertie en proportion des ravages que la dévorante maladie faisait à la beauté. La délicate Valérie avait offert à la maladie beaucoup moins de résistance que Crevel, et elle devait mourir la première, ayant été d'ailleurs la première attequée.

— Si je n'avais pas été malade, je serais venue te soigner, dit enfin Lisbeth après avoir échangé un regard avec les yeux abattus de son amie. Voici quinze ou vingt jours que je garde ta chambre, mais, en apprenant la situation par le docteur, je suis accourue.

— Pauvre Lisbeth, tu m'aimes encore, toi! je le vois, dit Valérie. Ecoute! je n'ai plus qu'un jour ou deux à penser, car je ne puis pas dire vivre. Tu le vois? je n'ai plus de corps, je suis un tas de boue... Je n'ai que ce que je mérite. Ah! je

voudrais, pour être reçue à merci, réparer tout le mal que j'ai fait.

— Oh ! dit Lisbeth, si tu parles ainsi, tu es bien morte !

— N'empêchez pas cette femme de se repentir, laissez-la dans ses pensées chrétiennes, dit le prêtre.

— Plus rien ! se dit Lisbeth épouvantée. Je ne reconnais ni ses yeux, ni sa bouche ! Il ne reste pas un seul trait d'elle ! Et l'esprit a déménagé ! Oh ! c'est effrayant !...

— Tu ne sais pas, reprit Valérie, ce que c'est que la mort, ce que c'est que de penser forcément au lendemain de son dernier jour, à ce que l'on doit trouver dans le cercueil : des vers pour le corps, mais quoi pour l'âme ?... Ah ! Lisbeth, je sens qu'il y a une autre vie ! et je suis toute à une terreur qui m'empêche de sentir les douleurs de ma chair décomposée !... Moi qui disais en riant à Crevel, en me moquant d'une sainte, que la vengeance de Dieu prenait toutes les formes du malheur... Eh bien ! j'étais prophète !... Ne joue pas avec les choses sacrées, Lisbeth ! Si tu m'aimes, imite-moi, repens-toi !

— Moi ! dit la Lorraine, j'ai vu la vengeance partout dans la nature, les insectes périssent pour satisfaire le besoin de se venger quand on les attaque ! Et ces messieurs, dit-elle en montrant le prêtre, ne nous disent-ils pas que Dieu se venge, et que sa vengeance dure l'éternité ?...

Le prêtre jeta sur Lisbeth un regard plein de douceur et lui dit : — Vous êtes athée, madame.

— Mais vois-donc où j'en suis !... lui dit Valérie.

— Et d'où te vient cette gangrène ? demanda la vieille fille, qui resta dans son incrédulité villageoise.

— Oh ! j'ai reçu de Henri un billet qui ne me laisse aucun doute sur mon sort... Il m'a tuée. Mourir au moment où je voulais vivre honnêtement, et mourir un objet d'horreur... Lisbeth, abandonne toute idée de vengeance ! Sois bonne pour cette famille, à qui j'ai déjà, par un testament, donné tout ce dont la loi me permet de disposer ! Va, ma fille, quoique tu sois le seul être aujourd'hui qui ne s'éloigne pas de moi avec horreur, je t'en supplie, va-t-en, laisse-moi... je n'ai plus que le temps de me livrer à Dieu !...

— Elle bat la campagne, se dit Lisbeth sur le seuil de la chambre.

Le sentiment le plus violent que l'on connaisse, l'amitié d'une femme pour une femme, n'eût pas l'héroïque constance de l'Église. Lisbeth, suffoquée par les miasmes délétères, quitta la chambre. Elle vit les médecins continuant à discuter. Mais l'opinion de Bianchon l'emportait, et l'on ne débattait plus que la manière d'entreprendre l'expérience...

— Ce sera toujours une magnifique autopsie, disait un des opposants, et nous aurons deux sujets pour pouvoir établir des comparaisons.

Lisbeth accompagna Bianchon, qui vint au lit de la malade, sans avoir l'air de s'apercevoir de la félicité qui s'en exhalait.

— Madame, dit-il, nous allons essayer sur vous une médication puissante et qui peut vous sauver...

— Si vous me sauvez, dit-elle, serai-je belle comme auparavant ?...

— Peut-être, dit le savant médecin.

— Votre peut-être est connu ! dit Valérie. Je serai comme ces femmes tombées dans le feu ! Laissez-moi toute à l'Église ! je ne puis maintenant plaire qu'à Dieu ! je vais tâcher de me réconcilier avec lui, ce sera ma dernière coquetterie ! Oui, il faut que je fasse le bon Dieu !

— Voilà le dernier mot de ma pauvre Valérie, je la retrouve ! dit Lisbeth en pleurant.

La Lorraine crut devoir passer dans la chambre de Crevel, où elle trouva Victorin et sa femme assis à trois pieds de distance du lit du pestiféré.

— Lisbeth, dit-il, on me cache l'état dans lequel est ma femme, tu viens de la voir, comment va-t-elle ?

— Elle est mieux, elle se dit sauvée ! répondit Lisbeth en se permettant ce calembour afin de tranquilliser Crevel.

— Ah ! bon, reprit le maire, car j'avais peur d'être la cause de sa maladie... On n'a pas été commis voyageur pour la parfumerie impunément. Je me fais des reproches. Si je la perdais, que deviendrai-je ? Ma parole d'honneur, mes enfants, j'adore cette femme-là.

Crevel essaya de se mettre en position, en se remettant sur son séant.

— Oh ! papa, dit Célestine, si vous pouviez être bien portant, je recevrais ma belle-mère, j'en fais le vœu !

Pauvre petite Célestine ! reprit Crevel, viens m'embrasser !

Victorin rejoint sa femme qui s'élançait.

Vous ignorez, monsieur, dit avec douceur l'avocat, que votre maladie est contagieuse.

— C'est vrai, répondit Crevel, les médecins s'applaudissent d'avoir retrouvé sur moi je ne sais quelle peste du moyen âge qu'on croyait perdue, et qu'ils faisaient tambouriner dans leurs facultés... C'est fort drôle !

— Papa, dit Célestine, soyez courageux, et vous triompherez de cette maladie.

— Soyez calmes, mes enfants, la mort regarde à deux fois avant de frapper un maire de Paris ! dit-il avec un sang-froid comique. Et puis, si mon arrondissement est assez malheureux pour se voir enlever l'homme qu'il a honoré deux fois de ses suffrages (hein ! voyez comme je m'exprime avec facilité)... eh bien ! je saurai faire mes paquets. Je suis un ancien commis voyageur, j'ai l'habitude des départs. Ah ! mes enfants, je suis un esprit fort.

Papa, promets-moi de laisser venir l'Eglise à ton chevet. Jamais, répondit Crevel. Que voulez-vous, j'ai sucé le lait de la révolution ; je n'ai pas l'esprit du baron d'Holbach, mais j'ai sa force d'âme. Je suis plus que jamais régence, mousquetaire gris, abbé Dubois, et maréchal de Richelieu ! sacrebleu ! Ma pauvre femme, qui perd la tête, vient de m'envoyer un homme à soutane, à moi, l'admirateur de Béranger, l'ami de Lisette, l'enfant de Voltaire et de Rousseau... Le médecin m'a dit pour me tâter, pour savoir si la maladie m'abattait : — Vous avez vu monsieur l'abbé ?... Eh bien ! j'ai imité le grand Montesquieu. Oui, j'ai regardé le médecin, tenez, comme cela, fit-il en se mettant de trois quarts comme dans son portrait et tendant la main avec autorité, et j'ai dit :

Cet esclave est venu.

Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.

Son ordre est un joli calembourg, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un jésuite !... J'aime ce

passage... on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah ! le passage ! encore un calembourg ! Le passage Montesquieu.

Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'âme. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'âme semblent être tout à fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champeenetz allant au supplice ?

A la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée, après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi, les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.

Le lendemain même de l'enterrement, l'avocat revit le vieux moine, et il le recut sans mot dire. Le moine tendit silencieusement la main, et silencieusement aussi, maître Victorin Hulot lui remit quatre vingts billets de banque de mille francs, pris sur la somme que l'on trouva dans le secrétaire de Crevel. Madame Hulot jeune hérita de la terre de Presles et de trente mille francs de rente. Madame Crevel avait légué trois cent mille francs au baron Hulot. Le scrofuleux Stanislas devait avoir, à sa majorité, l'hôtel Crevel et vingt-quatre mille francs de rente.

## CHAPITRE XXXVIII

### Retour du père prodigue.

Parmi les nombreuses et sublimes associations instituées par la charité catholique dans Paris, il en est une, fondée par madame de la Chanterie, dont le but est de manier civilement et religieusement les gens du peuple qui se sont unis de bonne volonté. Les législateurs, qui tiennent beaucoup aux produits de l'enregistrement, la bourgeoisie régnante qui tient aux hono- raires du notariat, feignent d'ignorer que les trois quarts des gens du peuple ne peuvent pas payer quinze francs pour leur